

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 4.

JEUDI, 25 JANVIER 1883

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

GRAVURES : Le carnaval.—Les huitres, par Pascal Poirier.— Les cieux et leurs habitants (suite), par Giulio.—L'Académie Française et la Société Royale du Canada.— Nos gravures : La porte Saint-Georges à Nancy ; Noël ; Les ambassadeurs Malgaches.—Manifeste du prince Napoléon.—Désastre en Chine.—Notes commerciales.— Le suicide du comte de Wimpffen.—Choses et autres.— Poésie : Au bord de la mer, par Ch. Perotte Deslandes.— Envers et contre tout, par André Gérard (suite).— L'invalides.— Nouvelles diverses.— De tout un peu.— Les échecs.— Variétés.— Le jeu de dames.

TEXTE : Angleterre—Noël au bon vieux temps.—Angleterre : Noël des enfants assistés à l'hospice de Londres.—Paris : Les ambassadeurs Malgaches.

LE CARNAVAL

Nous voilà en plein carnaval ; tout Montréal s'amuse ou est censé s'amuser ; c'est ce que pensent ceux qui nous voient de loin, à travers le prisme de leurs espérances déçues. On doit bien s'étonner de savoir que les journalistes ont le courage, par ce carnaval joyeux, d'y tenir le plus. Donc, le carnaval fait rage et l'on s'amuse : Courses sur la glace, promenade sur la neige, spectacle du palais de glace, bal sur la... non, au Windsor—tout est à la glace, moins sans doute les danseurs, les promeneurs et les *sportsmen*.

Quelques journaux ont exprimé leur doute sur l'à-propos d'exhiber à l'étranger ces tableaux avec cadres de frimas. N'y a-t-il pas là trop de couleur locale ? Nous dépensons chaque année des sommes considérables pour attirer des immigrés au milieu de nous. En leur montrant notre pays avec ses neiges, avec des fêtes dignes des régions arctiques, ne défaisons-nous pas notre ouvrage ? Le froid n'a rien d'attrayant pour l'Européen, et si nous prenons la peine de lui peindre le froid sous des formes exagérées n'aura-t-il pas horreur de notre pays, même si nous lui apprenons que nous trouvons moyen de nous amuser au milieu des montagnes de glace ? Il importe donc de veiller à ce que nos amusements ne fassent pas échec à notre propagande colonisatrice.

Les Européens connaissent peu ou mal notre pays ; et lorsqu'ils se mêlent de l'étudier ils font souvent fautive route. Ne les aidons pas à dérailler.

Le carnaval à la glace peut leur inspirer toutes espèces d'exagérations sur le Canada. La promenade du bœuf gras leur aurait donné une idée bien plus favorable du pays et de notre civilisation !

Il paraît que les Québécois qui s'étaient aussi mis en tête de fêter le carnaval, se sont aperçus qu'ils allaient nuire à leur pays. Ils ont, dit-on, décidé d'ajourner le carnaval au mois de juillet—par patriotisme.

On pourrait trouver quelque part nos craintes ridicules ; croire que nos palais de neige, nos courses sur la glace ne produiront aucun effet fâcheux. Nous aimerions à le croire. N'oublions pas néanmoins que les petites causes engendrent souvent de grands effets. Les étrangers nous jugent comme nous nous présentons à eux. Beaucoup nous prennent pour des sauvages. A qui la faute ? Pourquoi envoyons-nous en Europe les mille riens assez insignifiants que fabriquent nos Iroquois et nos Hurons ? On croit là-bas que c'est tout l'art du Canada.

Dans un musée de Paris, se trouve un costume sauvage avec cette inscription : "Costume sauvage porté par M. X...., missionnaire au Canada." Les trois quarts des Français qui admirent ce vêtement, se figurent que c'est le vêtement national des Canadiens. Ils restent dans leur esprit, grâce à ce bon M. X...., avec l'impression que le Canada est un pays sauvage.

Ne nous faisons pas plus sauvages ni plus glacés que nous le sommes, et ne nous amusons pas de façon à nuire à la réputation de notre pays à l'étranger.

Laissons cela à la plupart des voyageurs anglais ou français qui nous honorent de leur présence et qui font déjà trop bien leur besogne.

LES HUITRES

Un soir, au café Procope, après avoir épuisé un sujet de comparaison entre la France et le Canada—il s'agissait de savoir lequel, de Paris ou de Montréal avait le meilleur service de pompes à incendie—mon contradicteur, un auteur inédit, vivant de sa plume, me dit très sérieusement : "Votre service du feu et vos pompes à incendie sont supérieurs aux nôtres, soit. Je ne le conteste plus. Quand on arrive de Montréal, il est entendu que rien sous le soleil n'est comparable à vos raquettes, et que les douze pieds de neige sous lesquels vous êtes ensevelis pendant six mois de l'année, vous donnent des jouissances transies, dont nous autres, pauvres Français, nous n'avons aucune idée.

"Il est cependant un point sur lequel nous l'emportons certainement sur vous.

—C'est très possible, répondis-je, en songeant au dernier incendie de Québec, dont, heureusement, il n'avait jamais entendu parler.

—Pour vous prouver ma thèse, continua-t-il, je n'emploierai point d'arguments que vous puissiez contester ; ma dialectique sera telle que Socrate lui-même, le père de la dialectique, ne la désavouerait pas. Garçon, deux douzaines de *gravettes*."

Il faut vous dire que les *gravettes* sont des huitres provenant du banc de la Hillon, et réputées les meilleures de France.

J'avais déjà goûté à des huitres françaises, aux *vertes*, qui ne sont pas très excellentes, et aux *mareunes*, que j'aurais grand tort de mépriser.

Quant aux *gravettes*, je dois avouer que je les trouvai délicieuses, arrosées qu'elles furent d'un petit vin de Chablis, créé et mis en bouteille pour la plus grande délectation des gourmets, mais non pas délicieuses au point de trahir pour elles mon pays.

—Eh bien ! me dit mon amphitryon, manifestement convaincu du succès de sa dialectique, qu'en pensez-vous ?

—Tout le bien possible. Vos huitres sont à la hauteur de la plus enviable réputation. Selon moi, elles vont presque de pair, ce qui n'est pas peu dire, avec nos *miramichis*.

— Vos *miramichis*, qu'est-ce que c'est que ça ?

—De très bonnes huitres, prises à l'embouchure de la rivière du même nom. Mais il ne faut pas confondre ; il y a *miramichi* et *miramichi*, comme il y a *fagot* et *fagot*. Celles qui proviennent du côté de Nigaoëque et de Tabisintac, ou même de la Pointe-Chimnâque, c'est-à-dire de la région où la rivière se confond avec le détroit de Northumberland, sont de beaucoup préférables aux autres, comme saveur et comme goût. Les vôtres ressemblent plutôt à celles que nous trouvons en remontant la rivière, en amont de l'île aux Bexis, lesquelles, quoique inférieures, ont certes aussi leur prix.

—Mais que me chantez-vous là avec vos *nigaoëques*, et vos *miramichis* et vos *bexis*, s'écria-t-il exaspéré ? (*)

—Je veux vous faire connaître nos huitres, comme vous venez de me faire connaître les vôtres. Le procédé n'est pas le même, voilà tout. Par exemple, avez-vous jamais mangé des *malpèques* ?

—Jamais de la vie.

—Les *malpèques*, selon moi, n'ont qu'un défaut, c'est d'être pêchées, ainsi que les *bedèques*, et toutes les huitres de l'île du Prince-Edouard, au reste, sur un fond vaseux, glaiseux, ce qui fait que leur coquille est sale au toucher. Mais si jamais rude écorce cache de nobles entrailles, c'est bien ici le cas de le dire. Je voudrais connaître le procédé de conservation qu'employa Apicius, lorsqu'il fit parvenir à Trajan, alors en Perse, des huitres d'Italie, aussi fraîches qu'à leur sortie des eaux du lac Lucrin, et, à mon retour en Amérique, je vous expédierais un baril de nos *malpèques*. Vous les déclareriez, j'en suis sûr, les plus délicieuses huitres du monde. Car les *malpèques*, pour n'être pas supérieures aux *nigaoëques*, ne sont cependant pas égales par aucune de vos huitres de France.

—Comment dites-vous ?

—Je dis que vous n'avez pas d'huitres en France

(*) Tous ces noms, quelque peu baroques, sont ceux des endroits où l'on pêche les huitres.

qui valent nos *malpèques*, quoique celles-ci soient manifestement inférieures aux *tatamagouches* et aux *malagâches*, dans le comté de Colchester, et aux *pugwâches*, dans le comté voisin. Mais au-dessus de tout cela, continuai-je en m'échauffant, et il me semblait que mon enthousiasme gagnait mon interlocuteur, au-dessus de tout cela, il y a la *boutouche*, véritable perle entre les huitres ; la *Saint-Simon*, seule digne d'être appelée "truffe de la mer," la *caraquette*, sa voisine, qu'on eut servi dans un plat d'or aux dieux de l'Olympe, si les dieux de l'Olympe en avaient soupçonné l'existence ; la *gédaique*...

Je me retournai pour voir l'effet de ma tirade sur mon homme : il était parti, et, dans sa précipitation, il avait oublié de payer la note, que je dus solder, 12 francs 50 centimes.

* *

Chaque pays, chaque nation a son orgueil national, qui consiste en un sommet à la hauteur duquel aucune nation rivale ne peut arriver. Ontario a Hanlan, le rameur ; Québec a ses érables et ses "cabanes à sucre ;" les provinces maritimes ont leurs huitres.

L'huitre est une production cosmopolite que les peuples ont plus ou moins appréciée, en raison de leur civilisation. Le triomphe de l'huitre à Athènes est d'avoir *ostracisé* Aristide, surnommé le Juste. A Rome, elle n'est arrivée à son complet épanouissement qu'aux grands jours de l'empire. Elle partagea longtemps, avec les successeurs d'Auguste, les honneurs divins. Juvénal, qui marqua de son fouet sanglant les épaules nues de Messaline, et qui sillonna le visage des affranchis puissants des empereurs, désarma devant la sérénité de l'huitre, qu'il chanta dans je ne sais plus la quelle de ses satyres.

* *

Et cependant, comme je viens de le dire, les meilleures huitres du monde sont incontestablement les nôtres. Les savants, pour frustrer notre grande confédération canadienne, feignent de les ignorer. Quand ils en parlent, ils les désignent sous le nom de *ostrea borealis*, comme pour en faire hommage aux Esquimaux. Je réclame pour elles le nom de *ostrea canadensis*. Puisse ce nom latin les dédommager de leur nomenclature barbare, horripilante, qui tue leur réputation à l'étranger. Pugwâche, Pointe-Chimnâque, Aboujâgane, pour désigner ce que la nature a fait de plus divinement délicieux ! Car ce qui constitue la supériorité de nos huitres, ce n'est pas leur quantité, les bancs en sont presque épuisés ; ce n'est pas non plus les lois du gouvernement qui les protègent, la plupart de ces lois sont stupides, appliquées à notre pays ; c'est une supériorité intrinsèque, intérieure, c'est leur piquant, c'est ce goût exquis, appétissant, agaçant, lascif, inénarrable, dont ceux-là seuls qui ont savouré des *boutouches* ou des *caraquettes* fraîches se forment une idée.

Pour qui a goûté des deux, les huitres de France sont flasques, comparées aux nôtres. Les meilleures de l'Angleterre, les *emsworth-natives*, les *miltons*, n'en approchent pas même. Il faut aller en Irlande pour trouver, dans les *carlinfords*, quelque chose qui arrive à l'épaulé de nos *Saint-Simons*. Quant aux huitres de *New-York* ou de *Baltimore*, elle n'entrent pas en ligne de comparaison. Personne au Canada, même parmi les plus perdus de réputation gastronomique, ne voudrait ou ne pourrait en consommer sa douzaine autrement qu'en "soupe," ou avec force assaisonnement et condiments. Or, la cuisson ou les condiments appliqués à l'huitre canadienne, c'est, en statuaire, vouloir substituer la terre glaise au marbre de Carrare, c'est prétendre relever la beauté d'une Vénus grecque en la drapant d'un calicot de dix sous.

Ce serait une hérésie culinaire inconnue de nos bords, hérésie contre laquelle s'élèverait, dans un anathème universel, le corps puissant de nos gastronomes.

Tout ce qu'une saine gastronomie peut tolérer ou permettre, c'est d'entremêler avec nos huitres un petit vin blanc, le Chablis ou le Meursault sont préférés. Les Anglais y ajoutent le *porter*, et les Allemands le *lujer-beer*. Les malheureux !

* *

C'est un fait constaté dans l'histoire naturelle que